

LA CONSTRUCTION DES GUEULES CASSÉES

[France Renucci](#)

Gallimard | « Les cahiers de médiologie »

2003/1 N° 15 | pages 103 à 111

ISSN 1270-0665

DOI 10.3917/cdm.015.0103

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-de-mediologie-2003-1-page-103.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Gallimard.

© Gallimard. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

FRANCE RENUCCI

La construction des *Gueules* *cassées*

« Ce que fut la guerre (celle de 14-18) pour tant
de très jeunes garçons : quatre ans de grandes vacances ».

Raymond Radiguet, *Le Diable au corps*

« La guerre, c'est simple : c'est faire entrer un
morceau de fer dans un morceau de chair »¹.
Les projectiles ennemis, balles ou éclats d'obus,
atteignent sans choisir bras, jambes ou visage
des soldats du front. Pendant la Grande
Guerre, un million et demi de Poilus meurent
dans les lignes françaises, trois millions en re-
viennent invalides, dont trois cent mille mu-
tilés et quinze mille « blessés de la face ».

Arman,
*Home sweet
home*,
accumulation
de masques à
gaz dans une
boîte en bois,
1960, Musée
National d'Art
Moderne, Centre
Georges
Pompidou
© ADAGP /
Arman 2002.

1. Phrase
extraite de
*Mourir à
Madrid* de
Frédéric
Rossif, reprise
dans *For ever
Mozart*, de
Jean-Luc
Godard.

Décompte glacial qui répertorie non moins impitoyablement les blessures en fonction de leurs conséquences physiques : si la perte de mobilité corporelle peut être graduée, les blessures au visage sont considérées en bloc. Au-delà de ces distinctions administratives et cliniques dont doit découler le calcul du montant des pensions, la destinée des « blessés de la face » est vécue et perçue, sur un plan individuel comme sur un plan collectif, d'une manière bien différente de celle des autres invalides de guerre.

Cette différence, qui commence sur le champ de bataille, gagne l'arrière du front, l'hôpital, le retour à la famille et au travail, déborde même sur la sphère politique. La horde des amochés qui, refusant le trop pudique « blessés de la face » dont on voudrait qu'elle se contente, finit par imposer l'expression « gueule cassée » qu'elle lui préfère, en pesant de toute sa hideur sur le collectif. De l'acharnement de ces blessés à survivre naissent lois et décrets, qui, certes, profiteront à l'ensemble des invalides, mais les conduit surtout, en s'associant, en s'institutionnalisant, à devenir une véritable force politique et économique. Pour l'heure, face à l'urgence, l'essentiel est à la reconstruction. Leur « image », les politiques s'en chargent ; eux, c'est leur gueule qui les préoccupe.

Clemenceau ne va-t-il pas les exhiber, tels de vivants reproches, à la Conférence de la Paix de Versailles en 1919 ? Cinq « défigurés » y assistent, spectres silencieux assis le long des murs des grands salons, en retrait de la table des négociations. Ainsi, levant les yeux de leurs grimoires diplomatiques, difficile aux signataires de s'épargner une vision exacte de la guerre.

Chaque visage ne peut plus rien exprimer d'autre : yeux crevés, mâchoire arrachée, nez coupé, front sans rides car devenu simple crevasse, autant faire dire à ces faces labourées ce pour quoi elles peuvent encore témoigner : l'horreur de ces combats inaugurant le XX^e siècle en signifiant avec aplomb – quelles que soient les idéologies – l'asservissement de la technique aux solutions finales. Le gaz dissout, l'obus arrache, crible le sol, disloque les os que le lance-flamme achève de fondre et de carboniser. La forme humaine se désintègre, se transforme, les têtes d'hommes virent à la gargouille.

On raconte que la vue des « gueules cassées » inspire aux médecins du front une irrépressible répulsion. Près de 15 % des blessés de 14-18 l'ont été au visage. Les brancardiers ne voient que le « trou sanglant ». À quoi bon relever ces morts-vivants ? Ils sont morts et bien morts puisqu'ils n'ont plus figure humaine. Pourquoi sauver ces débris purulents ? Il y a un tri à effectuer sur le champ de bataille, des priorités – imposées par l'absence de trêves – à apprécier sous le canon. Ils « choisissent » donc celui qui n'a plus

de jambes, là, plutôt que le misérable à côté qui perd son maxillaire et n'a même plus d'yeux pour pleurer. On ramasse les gueules cassées en dernier, irrécupérables au jugé, ils sont condamnés. Puis voilà qu'on s'aperçoit qu'il est peut-être possible de les sauver – évacués sur des brouettes et incapables de retenir leur salive, ils sont baptisés « les baveux ». Réhabilités en même temps qu'acheminés dans les centres de soins, ils deviennent très vite les témoins les plus « parlants » de l'atrocité de la guerre dans la France affligée et, plus tard, le moteur de la solidarité nationale.

Il faut les sauver, puisque, à tout prendre, leurs blessures sont assez peu mortelles, mais il convient de les garder en salles de soins à part, de les « recoller » pour faire la preuve qu'on peut rendre l'humanité à ceux qui ont perdu les signes extérieurs de l'identité. Vaste entreprise et noble ascèse de médecins qui se spécialisent et doivent trouver en leur patient un interlocuteur responsable. On célèbre encore aujourd'hui des messes à la mémoire de ces médecins virtuoses et pionniers, le colonel Virenque, les Docteurs Morestin, Delagenière ou Ebileau. Se met en place alors le triangle d'or de la rédemption : le médecin, l'infirmière et le blessé.

La bouche et la langue étant souvent arrachées, les malheureux sont incapables de crier au secours ; les chirurgiens du front les répartissent en fonction du grade et de la blessure vers les centres spécialisés de l'arrière (le délai moyen entre la date de la blessure et l'arrivée au poste de soin est de 42 jours !) où enfin, lavés et désinfectés, leurs plaies « épluchées », ils sont nourris par sondes nasales ou rectales à l'aide de « canard » ou de « col de cygnes ». Ils bavent et leurs plaies exhalent une odeur difficilement supportable. « On doit leur fixer un sac sous-mentonnier particulièrement humiliant pour recueillir leur salive », note, effondré, un chirurgien du *Royal Army Medical Corps*.

Alors commencent les opérations et les greffes, suite graduée de supplices où interviennent prothésistes, mécano-thérapeutes et autres chirurgiens maxillo-faciaux mais l'essentiel pour ces blessés, véritables cobayes humains, reste le regard du médecin, épié à chaque visite – ni pitié, ni complicité. Il faut un regard froid, le seul qui rassure, prédit le futur, donne de l'espoir. L'infirmière, elle, a pour mission de faire disparaître les miroirs, c'est dans ses yeux seulement que le blessé doit pouvoir reconnaître qu'il garde sa place au sein des vivants puisque, même au moment des soins, on le regarde comme un homme. L'infirmière est la première épreuve de la reconnaissance sociale, celle qui transforme l'être-là du patient en être pour les autres, qui lui rend sa conscience. Qu'elles ne cèdent ni à la répulsion, ni à la pitié, qu'elles soient

seulement présentes. À la Maison des gueules cassées, nombre de blessés de 14-18 épouseront leur infirmière. Quoi de plus normal ? Elles leur ont rendu leur présence au monde, elles ont fait cesser l'isolement de la victime dans la solitude de l'horreur.

À partir d'êtres méconnaissables, ils n'ont plus figure humaine, ils sont à peine identifiables. Il faut traiter l'angoisse : à perdre le visage, perd-on aussi la personne ? Les épreuves de la reconstruction visent à la récupération d'une image acceptable. Les blessés de la face doivent parvenir à se regarder dans une glace, mais surtout à s'accepter. C'est la condition essentielle de la réussite du traitement. Les médecins évoquent les phases-clé de cette stratégie de la reconnaissance : l'enlèvement des pansements, la découverte tactile du nouveau visage (d'abord sans miroir), puis le premier contact avec la famille, pas toujours réussi. Femmes, mères ou proches ont parfois des réactions de recul horrifié au moment de poser les yeux sur le blessé. Une infirmière raconte l'histoire de ce patient qui s'est suicidé après que son fils a détourné la tête en hurlant « pas papa ! pas papa ! ». Un grand nombre de Gueules cassées finiront leurs jours dans les Maisons de repos qui leur sont réservées, choisissant de rester entre eux plutôt que de supporter l'enfer de l'autre.

Quand l'acceptation de soi par soi et par les proches est effective, commence alors l'épreuve de la réinsertion dans la vie sociale, le mariage, espoir de tous, le retour au travail, la vie qui reprend. Les timides mesures de discrimination positive prises par les pouvoirs publics imposent la création d'emplois « réservés » qui sont souvent vécus comme une humiliation. Seuls comptent vraiment les emplois retrouvés qui reconnaissent la valeur de l'individu hors de toute catégorie. La reconnaissance réelle consiste à faire oublier l'infirmité. Se retrouver tel qu'on est devenu est la dernière ascèse du mutilé, celle qui lui rend son devenir.

Avec la paix, les hommes politiques, sans doute dépassés par l'ampleur des dommages humains, adoptent des attitudes furieusement contradictoires.

Symboliquement, l'État admet volontiers ce qu'il doit à ses blessés. Il prend le sacrifice pour modèle, honore les survivants, les propulse en tête de toute cérémonie ou défilé, mais concrètement, face au réel, au quotidien, quand les drapeaux sont repliés et les fanfares rangées, les mêmes – défroqués de leur héroïsme – doivent, et vite, se fondre dans le lot commun comme si le crime de la guerre n'avait pas eu lieu. Homme-symbole, sa hideur est affichée ; bonhomme au quotidien, elle est niée. La double contrainte est intenable. « Ils ont des droits sur nous » déclare Clemenceau à la Chambre. Des

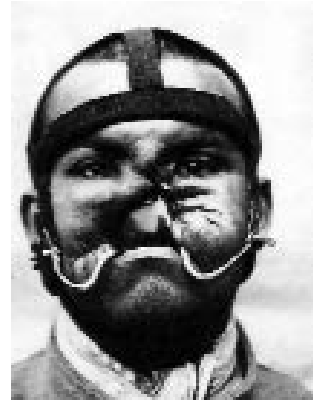
droits ? Vœux pieux ! Concrètement, financièrement, l'État concède mesquinement des pensions de misère.

Le mal-être et la solitude incitent un petit nombre d'entre eux à se retrouver, à se créer un milieu, puis à se donner un rôle social. Les Maisons, où ils sont accueillis, recueillis, dans une catégorie précise d'anciens combattants, ne se feront pas sur le modèle des Invalides du roi guerrier Louis XIV, où pourtant les pensionnés de l'État trouvaient les intérêts de leur dette. Les Gueules cassées refusent ce statut d'enfermement où le port d'un uniforme spécial est obligatoire, comme en prison.

Ils ne cherchent pas à oublier leur disgrâce d'« amochés » mais à s'entraider. Ils ont besoin de soins, et comment manger quand on n'a plus de mâchoire ? Comment être aimé quand on est défiguré ? Comment travailler quand on effraie ?

Bienaimé Jourdain et Albert Jugon, anciens de la Vème division du Val de Grâce (le service des baveux) fondent, dès 1919, une Amicale qui se réunit au *Petit Journal*. Chaque semaine, ils viennent plus nombreux et l'Amicale devient Association en 1921. Le Colonel Picot (Gueule cassée qui deviendra député de la Gironde) en accepte la Présidence. C'est à lui qu'on doit l'origine de l'expression. Un jour, dit-on, il sort du Val de Grâce où il vit dans la communauté des « frères au sourire en coin de rue », la tête comme toujours emmaillotée. Il veut entrer à la Sorbonne où se déroule une réception et se voit barrer le passage faute d'invitation. Un député passe, sans difficulté, en montrant une carte, Picot lui emboîte le pas et grommelle à l'huissier : « gueule cassée ». On s'efface. Il vient de gagner une bataille de la reconnaissance. Désormais, les blessés de la face se battront pour pouvoir s'appeler « gueules cassées ». Car, à la Préfecture, au moment de déposer les statuts de l'Association, l'appellation est rejetée. Ils doivent s'inscrire au titre de l'Union des blessés de la face. (Gueule cassée n'est autorisé qu'en sous-titre). Leur devise : « Sourire quand même ». Les membres affluent, les dons aussi, les galas de bienfaisance se multiplient. En 1927, une souscription assortie d'une tombola privée est organisée au niveau national. Les actes de charité, nombreux, soulagent ponctuellement les situations les plus criantes, mais ne peuvent prendre en charge le manque structurel d'organisation des soins.

De 1931 à 1933, La Dette, tombola privée, lancée par les Gueules cassées, les Ailes brisées et d'autres Associations d'Anciens Combattants et Victimes



Blessé muni
de l'appareil
de Kazanjian,
source anonyme
(extrait de Sophie
Delaporte, *Les
Gueules cassées*,
Noësis, 1996).



Billets de loterie nationale.

de Guerre (ACVG), récupère de nombreux dons. Elle obtient même le soutien du Président de la République. Mais en 1933, la France, en proie à des difficultés considérables, n'arrive pas à équilibrer son budget. Les pouvoirs publics annoncent une retenue de 5 % sur les pensions des Anciens Combattants, l'indignation est telle qu'elle ne sera jamais effective. La Chambre et le Sénat, cherchant de l'argent par tous les moyens, votent l'article 136 de la loi de finance du 31 mai qui stipule qu'un décret fixera les conditions d'organisation d'une loterie dont le produit sera affecté à la caisse de solidarité contre les calamités agricoles et à l'association des Gueules cassées. L'idée d'une loterie d'État fait son chemin depuis 1931, année où un projet de ce type avait été proposé pour soutenir les chômeurs. Le gouvernement l'avait, bien entendu, vertueusement rejeté. Il fallait à la République une cause nationale inattaquable pour prendre le risque de se voir apparentée aux instigateurs du vice que sont les tenanciers des sociétés de jeux de hasard. (Aujourd'hui, par un curieux effet retour, la lutte contre la myopathie, le sida ou les maladies rares ont de nouveau recours à la charité pure, au don gratuit avec les téléthons des chaînes publiques).

La Loterie nationale ne rencontre à ses débuts qu'un succès d'estime, le billet reste trop cher (100 francs de l'époque, 70 euros environ) pour atteindre une véritable massification du jeu. Aussi dès 1935, sur une idée lancée par l'Association des Gueules cassées elle-même, les dixièmes de billets sont créés. Les petits emplois réservés se multiplient grâce aux concessions des « émetteurs » qui créent un réseau de vente.

La même année, le jeu d'État est totalement dédianabolisé. Un arrêté du Ministre de l'Intérieur fixe les modalités du Pari Mutuel Urbain (le tiercé verra le jour en 1954), à l'occasion d'un Sweepstake pour le Prix de l'Arc de Triomphe. En 1938, un sursaut moral fait promulguer un décret pour la suppression à long terme (en 1950!) de la Loterie nationale. Les Anciens Combattants, Gueules cassées en tête, en empêchent la mise en application. Et quand, en 1942, la suppression de la Loterie est de nouveau évoquée, la proposition est aussitôt écartée. Les années de guerre ne portent d'ailleurs que peu de préjudice à la Loterie, l'émission des « tranches » reprend après trois mois de confiscation du matériel de tirage par les troupes allemandes.

Après la deuxième guerre mondiale (qui vit s'augmenter, malgré la courte durée des combats, le nombre de Gueules cassées), les émetteurs et l'Association des Gueules Cassées multiplient les tirages d'une Loterie na-

tionale toujours aussi populaire. Certaines tranches sont tirées en collaboration avec le PMU et les tranches spéciales se multiplient (Tranche du Muguet, des Roses, du 1^{er} mai, de la Fête des mères, de la Saint-Valentin, etc.). Les municipalités s'arrachent l'honneur de recevoir la loterie. La soirée, gratuite, est réglée de façon quasi immuable. À peine une minute de silence en hommage à la mémoire des héros ou un bref rappel des causes qui ont permis la naissance de la Loterie, des danseurs, pianistes et chanteurs d'opéra en vedette américaine, suivis de numéros de cirque ou de Music Hall, avant de passer à grand renfort de suspense au tirage des numéros gagnants. À Paris, le spectacle était donné par les Comédiens du Français et Fernandel, Charles Trenet ou Lily Fayol ne dédaignaient pas d'y figurer.

Le lancement par le PMU du tiercé en 1954 portera à la loterie un coup dont elle ne se relèvera pas. Son image, vieillotte, doit changer sous peine de disparaître. Les Gueules cassées (regroupées avec les Ailes Brisées) s'y emploient. En 1974, c'est du siège de leur Association (dont la position est dominante dans le GIE PRELO, Groupement Interprofessionnel pour la Promotion des Emissions de la Loterie Nationale) que les montages financiers, juridiques, informatiques et immobiliers du Loto sont mis en œuvre. Puis en 1983, c'est encore sur proposition des émetteurs qu'est lancé le TAC-O-TAC. Jusque dans les années quatre-vingt-dix, la Présidence du GIE PRELO est toujours assurée par un représentant des Gueules Cassées.

C'est en 1991, soixante-dix ans après la fondation de l'Amicale des Gueules cassées par le Colonel Picot que disparaît définitivement la société de la Loterie nationale des Émetteurs. Ses actifs restent très présents (après cession d'une bonne part à l'État en 1978 puis en 1988) dans l'actuelle et triomphante Française des Jeux qui, à chaque instant du jour et de la nuit, permet en France de gratter pour gagner à Pile ou Face²...

Quel parcours ! Bien sûr, une Fondation (émanation de l'Association) des Gueules cassées finance (à l'hôpital Saint Joseph à Paris) la recherche appliquée en matière de chirurgie reconstructrice de la face. Bien sûr, deux maisons de long séjour (Coudon dans le Var, ou Moussy-le-Vieux en Seine-et-Marne) hébergent aujourd'hui encore des gueules cassées rescapées des guerres du Vietnam ou d'Algérie, mais quelle mémoire, quelle image collective gardons-nous de ces drames ? Ceux qui en ont l'âge se souviennent des récits d'un grand-père ou des 10^e de la Loterie, mais les autres ?

Aucune trace du calvaire des poilus sur les monuments aux morts. Les commandes officielles passées aux sculpteurs par la France victorieuse invitent à exalter la bravoure combative des soldats, la fleur au fusil ou la so-

2. Aujourd'hui, l'entrée « Gueules cassées » sur un moteur de recherche comme Google renvoie directement à des sites concernant la Loterie nationale.

lidarité des femmes et des enfants de la Patrie reconnaissante. Il existe peu² de récits, de romans, et (que nous sachions), la représentation de la souffrance des mutilés est absente des mouvements picturaux du siècle. Dans l'Allemagne vaincue en revanche, les gueules cassées hantent l'esthétique de quelques peintres expressionnistes. Otto Dix ou Georges Grosz (on n'en trouve pas chez Beckman) se sont fait les témoins de ces métamorphoses déshumanisantes. Sur le visage ravagé, sans concession de *Transplantation* (Otto Dix), on peut lire la farce sarcastique du pantin désarticulé reconstitué dont le front parcouru de tranchées et le regard expriment l'immense détresse du martyr.

Les Gueules cassées elles-mêmes, avec le succès de la Loterie qui a sauvé leurs pensions, ne se sont-elles pas retrouvées dans une nouvelle situation – toujours aussi intenable que la précédente – d'invivable double contrainte sociale ? Dans les années vingt, les pouvoirs publics leur faisaient conjuguer « symbole et bonhomme » au temps présent de l'indicatif puis, dans les années trente, le coup de génie de la Loterie les rendit multi-milliardaires. Chaque semaine, pour la bonne cause, l'Association des Gueules cassées incite au jeu et fait miroiter un gros lot aux gogos. Comment, dans les flonflons du tirage, exhiber des gueules qui ne seront jamais d'amour en les chargeant de transmettre un message, qu'il soit un pacifiste « plus jamais ça » ou qu'il milite pour le respect de la dignité de la personne humaine ? Pauvres Gueules cassées, la messe était dite dès le champ de bataille où ils avaient perdu la face ! Leur hideur, jamais, ne fera image ni symbole. Essayons de nous figurer ce que serait devenue l'image des rescapés des camps nazis si leur réinsertion avait été liée à l'instauration d'une loterie ou d'un tiercé ! Ils seraient sans doute, eux aussi, devenus des oubliés de l'histoire et des livres d'école.

Les années 68-80 qui jetaient volontiers valeurs et traditions par dessus bord n'avaient guère épargné les Anciens Combattants. Un exemple parmi d'autres : Michel Polac, en 1981, n'hésitait pas à recevoir sur le plateau de son émission *Droit de Réponse* (c'était encore la télévision de monopole d'État) Coluche, Choron et consort de Charlie-Hebdo et plusieurs Anciens Combattants qui, ridiculisés, s'étaient fait arroser avec des pistolets à eau en direct. Quiconque ne riait pas passait alors pour un vieux réac. Vingt ans plus tard, 11 novembre 2000 : aux J.T. de 20 heures des chaînes publiques et privées, on diffuse des images tournées au Sénégal montrant un Ancien Combattant honoré au village, arborant ses médailles et disant « Vive la France ! ». Les mêmes téléspectateurs qui avaient ri chez Polac éprouvaient

3. On peut citer : un des personnages des *Croix de bois* de Roland Dorgès, un chapitre de *Civilisation* (les souvenirs de chirurgien militaire de Georges Duhamel) et, plus récemment, *La Chambre des officiers* de Marc Dugain (J.-C. Lattès, 1998).

cette fois une émotion sincère face à cette mémoire vivante en train de disparaître.

La courbe de la reconnaissance, qui, certes, fluctue avec les mentalités, reste fondamentalement liée à une absence de volonté politique. Elle peut être infléchie par des artistes s'ils s'emparent du sujet. *La Chambre des Officiers*, le film de François Dupeyron (d'après le roman éponyme de Marc Dugain), réactualise l'image des « blessés de la face », mais le parti pris du cinéaste – transfigurer l'insupportable laideur par une esthétique adoucissante de la lumière et des plans – vient sans doute de plonger – pour longtemps – la réalité des Gueules cassées dans la fiction des *sunlights*.

Merci à Monique Sicard et Karine Douplitzky

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE :

Pierre Miquel, *Les Poilus*, Terre humaine, Plon, 2001.

Sophie Delaporte, *Les Gueules cassées*, Noésis, 1997.